Becquerel
FRC 2300 t.
45. 50.
925

LE JUGEMENT DERNIER.

Case
FRC
14323

Les heures s'avancent, nos maux s'accumulent, les ennemis sont là, le moment décisif approche.

Peuple Français ! tu sais que le combat entre le despotisme et la liberté est un combat à mort. On a lassé ta longue patience ; tu te lèves une seconde fois, et ta juste colère annonce que ce doit être la dernière.

Prends-garde ! si ta force est imposante, l'adresse et la dissimulation de tes adversaires sont incalculables ; retiens un moment la foudre prête à s'échapper, elle ne doit pas tomber au hasard sur des coupables vulgaires ; connois et distingues ceux qu'il te faut pour jamais anéantir. Examines et juges avant de frapper ; souviens-toi qu'avec le *glaive de la loi*, d'une part ; de l'autre, l'*autorité de l'opinion*, il ne reste à

THE NEWBERRY LIBRARY

combattre que la horde des brigands, bientôt dispersés par le courage des enfans de la liberté.

Soit que nous consultions l'histoire, ou que nous réfléchissions sur les événemens de nos jours, nous verrons que si les révolutions avortent, ou sont retardées, c'est par la corruption ou l'incapacité dés hommes, que le peuple inattentif ou abusé, s'est donné pour chefs.

Les trahisons de la Cour sont manifestes ; il n'y a plus de doute sur elle aujourd'hui ; les protestations de Louis XVI n'en imposent à personne ; et ces nouveaux signes, d'une feinte bienveillance, ne pourroient qu'irriter encore, s'ils n'inspiroient le plus profond mépris pour le malheureux individu, capable d'unir à ses perfidies tant de lâcheté.

Que de temps, que de douloureuses expériences ont été nécessaires pour persuader, à une nation douce et généreuse, que le despote, né au sein de l'arbitraire, habitué à l'exercer, environné d'hommes pervers, nourri des

829

indécens exemples du règne de Louis XV, uni à une femme corrompue, dont il caresse les vices, ne pourroit jamais goûter les principes de la déclaration des droits, et devenir, de bonne-foi, le roi constitutionnel d'un peuple libre ! Il a fallu des horreurs comparables à celles qui avoient soulevé les hommes de 89 ; il a fallu que la nation, épuisée par d'adroites soustractions de ses finances, en faveur des rébelles, trahie par la dispersion ou le retardement des munitions, par des intelligences continuelles avec les puissances ennemies, fût aux prises avec les armées que son roi a suscitées contr'elle, et sur le point d'en être accablée, pour reconnoître qu'elle ne doit plus laisser les rênes du gouvernement en des mains qui préparoient sa ruine.

Enfin, le vœu général se prononce, et nos Représentans, forcés d'examiner la grande question de la *déchéance*, ne peuvent retarder de *suspendre provisoirement* Louis XVI, dont quelques jours de règne suffiroient, peut-être, à exécuter d'affreux projets.

Mais ce n'est pas assez qu'il ne puisse plus nous livrer ; il ne faut pas que le phantôme d'un roi aille exciter un faux zèle dans les départemens *feuillantisés* du nord, et servir de ralliement au fanatisme de tout genre ; il ne faut pas que l'or de la liste civile continue à lui *acheter* des *sujets*. Son revenu ne devra plus être que celui d'un particulier au rôle duquel il sera réduit ; et qui, de plus, ne sauroit être sans danger, pourvu de grands moyens de corruption. Un *roi suspendu*, dans le temps d'une guerre, entreprise pour lui par les despotes de l'Europe, est un *ôtage* qu'il faut transférer et faire garder au *centre* de l'empire, par des citoyens incorruptibles.

Évitons l'erreur de quelques Patriotes qui verroient son départ avec indifférence. Louis XVI, qui cherche à s'échapper, ne veut le faire que pour s'*unir* à nos ennemis, ou *pervertir* nos armées. Le nom de roi, et de roi malheureux, est une sorte de talisman par lequel on séduit, on enchaîne encore une foule aveugle. Et les *Législateurs*

931

inconsidérés, qui se réjouiroient de sa fuite, sont à ranger parmi les foibles qui aiment mieux voir changer les circonstances par les événemens, que de les maîtriser par de grandes mesures.

Qui peut, sans indignation, considérer l'étendue de la trame ourdie pour nous perdre ! Nos braves armées sont confiées à des chefs vendus ou suspects. On disperse, on expose les officiers qui montrent du patriotisme et des talens. Le traître *la Fayette*, couvert du sang des Français, emploie à intriguer contr'eux le temps qu'il devroit consacrer à combattre pour leur défense. *Luckner*, brave soldat, mais sans caractère d'esprit et sans connoissance du monde, livré aux manœuvres des *Broglie* et des *Lameth*, n'est que le jouet de ces scélérats. Le courageux *Biron* se montre dévoué à la bonne cause ; *Luckner* soustrait à son commandement l'importante ville de Strasbourg, pour la laisser aux intrigans, *Lamorlière*, *Broglie* et *Diétrick*.

Dumourier paroît décidé à réparer ses torts ministériels, par sa conduite

militaire ; on veut l'ôter au camp de Maulde et contrarier son ardeur. Il faut qu'il se rende presque indépendant, et prenne sur lui l'odieux de la désobéissance, pour ne pas abandonner à l'Autriche cette partie des frontières sans défense.

Montesquiou donnoit quelques espérances aux hommes faciles et confians, qui, déjà, oubliant sa conduite d'*agioteur* à l'Assemblée constituante, le proclamoient patriote ; cependant que fait-il dans l'Armée du midi ? Il écrit aux Amis de la Constitution de Marseille l'éloge de *la Fayette ;* il vient à Paris à son tour, pour déclamer, à la Commission extraordinaire, contre la *déchéance* du Roi, et soutenir, avec autant de fausseté que d'impudence, que le Peuple et l'Armée du midi improuveroient cette mesure. Il vient, pour combiner avec les Ministres, la dispersion des braves Officiers qui faisoient la force de cette armée ; en conséquence, on éloigne *Dubois-Crancé*, dont le civisme et l'activité ne se sont jamais démentis ; on ôte *Puget-Barbantanne* aux lieux où il

933

rétablit la paix, où il étoit utile pour la maintenir et repousser les Savoisiens; on l'envoye à Perpignan, où il n'y a rien à faire. Le Romain *Servan*, qui mérita, par sa droiture et son patriotisme, d'être chassé du ministère, étoit commandant à Lyon; déjà on ne lui donnoit que bien peu de troupes à y exercer, mais sa présence en imposoit trop encore à l'audacieuse aristocratie de cette ville; *Servan*, uni à la Municipalité, auroit suffi, peut-être, pour traverser et faire échouer les complots qu'y prépare la contre-révolution au moment de l'invasion du Roi de Sardaigne; on rappelle *Servan*, on l'envoie, c'est-à-dire, on l'annulle à *Soissons*, sous les ordres du fourbe *Custines*. Le *Prince de Hesse*, ce généreux étranger, qui a professé le plus ardent amour de la liberté, est ôté à l'armée du Rhin, où son activité, sa connoissance de la langue allemande, le rendroient trop utile; et envoyé au midi, à la discrétion de Montesquiou, qui veut le perdre, et qui, après avoir machiné ces changemens avec la Cour, est allé à

Metz concerter leurs effets avec *la Fayette*.

Les *Généraux* et les *Ministres* sont donc parfaitement d'accord pour nous trahir. Quelques personnes, *Condorcet* lui-même, dont l'esprit seul est au niveau des circonstances, mais que son caractère retient souvent au-dessous, vouloient faire une honorable exception en faveur du nouveau Ministre des affaires étrangères, *Bigot-Sainte-Croix*; comme s'il étoit possible qu'un honnête-homme prît part au ministère, tant qu'il y reste des traîtres! Mais *Bigot* se décèle par la première de ses opérations; il fait nommer, à l'ambassade de Philadelphie, *Bonecarère*, agent de la Reine, dont les malversations au Département des Affaires étrangères, devroient être dénoncées. Il lui fait assurer cent mille livres de traitement, et quarante mille francs pour ses équipages...., à cet homme immoral, connu dans les tripôts de la ville et les intrigues de la Cour, propres à déshonorer le nom français chez nos frères des Etats-Unis.

Peuple généreux! tu voles sur les

935

frontières verser ton sang pour la patrie, tu fais des prodiges de valeur. A *Orchies*, *cent* de tes Gardes nationales résistent à *trois mille* Autrichiens et les mettent en déroute; par-tout où elles se montrent, elles remportent l'avantage, quoique le feu des ennemis soit constamment dirigés contre elles, tandis qu'il épargne les troupes de ligne. Mais à quoi servent ton courage et ton dévouement? On te trahit, on t'immole; tes chefs, au *Conseil* et dans les *Armées*, sont tes véritables *bourreaux*. Jamais tu ne pourras déployer tes forces, jusqu'à ce que tes frères, des troupes de ligne, qu'on s'efforce vainement de séparer de toi, soient déclarés, par l'Assemblée, *Gardes nationales*, et que, comme telles, elles puissent élire leurs Officiers et leurs Commandans. Alors, seulement, tu verras disparoître de la tête des armées ces *Nobles*, qui ont juré ta perte, et qui ne respirent que pour l'opérer.

Peuple confiant! tu attends tout de ta propre ardeur, tu te reposes du sort de la capitale sur la puissance de sa

masse ; mais que les cohortes prussiennes, secondées par les trahisons de tes généraux, pénètrent aux environs de cet immense Paris, qu'elles s'emparent seulement du cours des rivières, et arrêtent ainsi tes approvisionnemens, tu es réduit par la famine, et la grandeur même de la masse ne fait que précipiter le moment du besoin.

Sais-tu quel est l'état de tes munitions de guerre ? Il n'y a *point de poudres* à l'Arsenal ; tu as, en tout, quelque peu de mauvaises mitrailles ; *quarante-trois boulets*, et trois cents mille *cartouches* qui, répandues dans toute la Garde Nationale, donnent un coup à tirer pour chacun ! ! ! ! Voilà l'ouvrage de ces Ministres de la guerre, *Lajard*, qui devroit être à Orléans, et *d'Abancourt*, neveu de *Calonne* dont il seconde les desseins cruels. Cependant, que fait l'*Assemblée* ? que font les *Jacobins* ?

L'*Assemblée*, entravée dans sa marche par la *perfidie* de quelques-uns et la *foiblesse* d'un grand nombre, ne marche qu'avec lenteur et timidité. Soutiens-la de tout ton pouvoir ; ne te déchires pas

toi-même en détruisant le point légal, autour duquel les bons citoyens se rallient ; élèves-la au-dessus d'elle-même ; tu y parviendras par la force irrésistible de l'*opinion* hautement manifestée, par l'exemple respectable d'une sagesse inaltérable et d'un grand caractère.

Les *Jacobins*, jadis soutiens de la liberté, ne sont depuis long-temps qu'une arène où luttent péniblement de bons patriotes contre des sophistes et des rhéteurs plus vains de quelques phrases que jaloux de sauver la Patrie. *Robespierre* lui-même, dont on a trop justement dit que, s'il eût été le maître, il n'eût fait de la France qu'un monceau de ruines ; *Robespierre* que j'honorai long-temps comme un homme vertueux, que je ne puis croire un scélérat; mais qui me paroît un maniaque dangereux, toujours occupé de sa personne et de sa gloire, quand il faut commencer par s'oublier soi-même pour le salut public ; *Robespierre*, accusant toujours d'incivisme quiconque n'est pas de son avis dans le choix des moyens de servir son pays ; *Robespierre* a plus nui à la bonne cause par le

mélange des personnalités, de l'aigreur et des haines avec lesquelles il a divisé les patriotes, qu'il ne l'a jamais servie dans les beaux jours de l'Assemblée constituante. Il eut *raison* lorsqu'il réclama fortement contre la nomination de la Fayette ; il eut *tort* lorsqu'il conclut à la trahison de quelques hommes qui, ne pouvant changer la cour, espéroient du moins de la gloire et des intérêts de la Fayette, ce qu'ils n'attendoient point de ses principes : il eut *tort* de s'élever contre la guerre, dangereuse sans doute, avec de mauvais chefs, mais que nous aurions toujours actuellement, lors même que nous ne l'eussions pas déclarée, et pour laquelle nous serions encore moins préparés, puisque l'assemblée n'auroit pu décréter une foule de dispositions que le pouvoir exécutif n'a pu entièrement paralyser, et qui doivent définitivement nous sauver. Il eut *raison* de demander, avant cette guerre, des Ministres patriotes : il eut *tort* de dire, depuis que ceux qu'on avoit obtenus ont été renvoyés, qu'il importe peu d'en avoir de bons, car il est évident que notre sort est, en

839

grande partie, dans la main des Ministres.

Robespierre, toi qu'il me coûte de ne plus estimer, songes que ce n'est point en déclamant d'un ton d'inspiré, quelques expressions magiques et toujours répétées, qu'on s'acquière une gloire solide. Il ne s'agit pas de dire au peuple, régulièrement toutes les vingt-quatre heures, pour s'en faire louer, qu'il est le seul souverain ; il faut lui enseigner à user sagement de sa souveraineté pour la conserver : il ne faut pas chercher à être son idole, mais à le servir et à le sauver, dût-il être ingrat, ce qui n'arrive jamais, du moins pour long-temps, à l'égard du véritable homme de bien.

Et toi, peuple magnanime, tu n'as pas brisé le joug pour le recevoir de nouveau. *Laisses* les Jacobins se débattre, les ambitieux perrorer. *Défies-toi* de tout homme qui veut que tu t'occupes de lui ; tandis que le bon citoyen ne doit t'entretenir que de tes intérêts. *Eclaires et soutiens* tes Représentans. Fais *suspendre et garder* un Roi perfide. S'il

échappe, ce doit être pour sa perte. Il iroit nous chercher des ennemis..... Que le premier Citoyen, qui le rencontre fuyant, l'immole à la Patrie. *Obtiens un nouveau Ministère.* Que les traîtres fassent place à des hommes sages, d'un patriotisme reconnu et d'un grand caractère. Car, ce n'est pas assez de juger ce qui est bien, il faut le vouloir avec force, et se consacrer à l'opérer, même au péril de sa vie. Que *nos braves armées*, devenues Gardes nationales, élisent enfin leurs chefs et marchent à la victoire. *Veilles sur les* jours de ton vertueux Maire: *Assures à la* Capitale des vivres et des munitions : *Sois debout* : les *tyrans sont mûrs ;* ils doivent tomber.

Signé, Fr.-August. Becqueviller, Citoyen actif.

De l'Imprimerie des Amis de la Révolution, rue Saint-Honoré, nº 160.

942 20